

2 Dossier

Le Monde
Vendredi 27 février 2026

Kettly Mars: « Je sais que ça va changer. Haïti doit se relever »

SUITE DE LA PREMIÈRE PAGE

par leurs voix et en porter l'écho dans son œuvre. « Je capte et je rends. Enfin j'essaie, avec ma petite part de réussite et de maladresse. »

Bréviaire des anonymes fait entendre la rage contenue dans les voix inaudibles, une insurrection langagière contre la détresse et l'exclusion. Le monologue de Manie, qui est le premier à venir hanter le jeune fonctionnaire, est comme l'envers d'une violence criminelle qui s'est exercée contre elle. Née avec une bosse dans le dos, elle a été la cible d'une secte évangélique – dont un précédent roman, *Kannjowou* (Actes Sud, 2016), dénonçait déjà l'emprise malfaisante sur Haïti – qui a voulu se purifier en piétinant le diable qui était entré en elle. Quelques lignes dans deux journaux ont classé le fait divers, mais sa voix sort de la tombe et fait entendre sa mélodie poignante. « *Van an vir*. Le vent a viré, comme on dit dans le quartier quand une chose tourne en son contraire. »

Les autres ombres errantes qui réapparaissent à la tombée du soir et cherchent asile dans le livre ne sont pas moins puissantes, comme celle du camarade de classe du narrateur, son double moins chanceux, Ayan, venu du fond de son enfance pour casser le rythme prévisible de son roman d'apprentissage et le contraindre à devenir un témoin. « *Je suis Ayan, ton manifeste de l'intranquillité*. » Ces paroles viennent toutes d'un même lieu, la rue et ses déchets, et celui « qui a grandi en

Il y a quelques années, l'écrivaine a quitté Haïti pour les États-Unis. Aujourd'hui paraît « Je ne te trouverai pas deux fois dans ce même corps », roman d'amour et de révolte. De Floride, elle parle de son pays, de l'exil et de ses espoirs

liards. Que peut-on dire pour toucher encore ? J'ai pensé que le moment que nous vivions tous dans le pays serait à la mesure des sentiments, des passions et des pulsions dont je souhaitais parler.

En août 2018, un jeune a lancé un défi sur les réseaux sociaux, avec cette phrase : « *Kot Kob Petro Karibe a ?* » (« où est passé l'argent de PetroCaribe ? »). Cela a déclenché une série de manifestations qui ont secoué l'ordre politique. J'y ai participé avec des proches. Ça nous donnait l'impression de ne pas mourir tout à fait, de donner un peu de sueur à ce mouvement qui prenait corps chaque jour davantage. Je voulais garder cela en mémoire. La meilleure façon, c'était d'en faire un roman. Nous avons vécu des contextes si différents depuis la chute de la dictature des Duvalier, en 1986, les configurations sociale, politique, économique, changent si vite qu'il faut de temps en temps faire un arrêt sur image.

Zi, la narratrice du roman, une galeriste, appartient à la classe moyenne noire d'Haïti, qui, vous l'écrivez, n'existe presque plus, alors qu'elle constitue un socle pour le pays...

La classe moyenne noire haïtienne est celle qui produit les intellectuels, les artistes, les écrivains, les professeurs, les professions libérales. Même si elle n'est pas plongée dans le pays profond, elle est celle qui peut transmettre la culture et l'histoire. Elle a cette tradition de se faire la voix des sans-voix. C'est elle qui voyage, qui ouvre Haïti sur le monde et qui ramène un peu du monde en Haïti, donc c'est vraiment une classe tampon dans la société haïtienne.

Depuis une vingtaine d'années, toutes les classes subissent de graves revers dus aux problèmes du pays, à sa mauvaise gestion. Les gens vont chercher la vie ailleurs, comme ici, en Floride, où je vis. La classe moyenne s'est par conséquent appauvrie intellectuellement et financièrement. Le pire est le départ des jeunes, car avec eux c'est l'avenir qui s'en va. Malgré tout, je ne perds pas espoir. Jamais, je sais que ça va changer. Haïti doit se relever. Même si, au quotidien, rien ne me donne cette certitude, j'ai cette conviction intime, qui est peut-être une illusion.

Comment vivez-vous cette réalité depuis les États-Unis ?

Je m'étonne moi-même de me retrouver aux États-Unis, où je suis venue à 63 ans. Ce n'est pas le choix de toute une vie. Dans les familles haïtiennes en général, il y a toujours quelques frères et sœurs qui s'en vont et d'autres qui restent. J'avais choisi de vivre en Haïti. Depuis plusieurs années, la situation est devenue difficile, avec les kidnappings par les gangs et les viols à la chaîne. Les gangs s'attaquent aussi aux gens du peuple. Au début, ils se faisaient passer pour des révolutionnaires qui défendaient la cause des laissés-pour-compte. Ces derniers sont devenus leurs victimes.

En 2020, j'ai rencontré quelqu'un. S'est formée l'idée de le rejoindre, d'avoir une vie meilleure. J'ai gardé ma maison en



Des Haïtiens fuient la violence des gangs, à Port-au-Prince, le 16 décembre 2024. PATRICE NOËL/ZUMA-REA



Un homme transporte le corps d'un proche, à Port-au-Prince, le 25 février 2025. PATRICE NOËL/ZUMA-REA

Haïti, je pensais revenir souvent. Etant mariée à un citoyen américain, j'aurais dû obtenir un statut de résident légal rapidement. Mais l'administration américaine actuelle fait des immigrés des boucs émissaires. Elle a décidé de surseoir à toute procédure de régularisation. Dans le contexte actuel, on a même vu des cérémonies de naturalisation être interrompues pour exclure des ressortissants de pays frappés du *travel ban* [interdiction de voyager aux États-Unis, en vigueur depuis juin 2025], dont Haïti. Je n'exclus pas un retour définitif au pays, quand je ne pourrai plus supporter cette pression sur les immigrés, bien que cela pose de nombreuses questions.

Pour l'instant, je ne peux me rendre ni en Haïti ni à l'étranger. Mon roman est paru au Canada et en France. Je ne peux aller le défendre. Je suis dans un exil à

l'intérieur d'un exil. L'essai d'apprendre de cette expérience, qui est celle de millions de gens. De me dire que c'est de la matière pour témoigner de ce qui se passe aux États-Unis. Le mariage pour les papiers, les questions humaines qu'il soulève, sera au cœur de mon prochain roman.

« Je vais oublier qui je suis, où je suis, oublier les corps abandonnés dans les rues, oublier que mon corps est mort une fois, oublier les pneus enflammés au carrefour », dit votre héroïne. L'amour est-il une forme de fuite ?

Absolument. C'est comme une drogue pour se déconnecter de la réalité, surtout si le partenaire avec qui l'on fait ce « trip » provoque beaucoup d'émotions et de plaisir physique. Ce sont des parenthèses

« Bréviaire des anonymes » fait entendre la rage contenue dans les voix inaudibles, une insurrection langagière contre la détresse et l'exclusion

ENTRETIEN

PROPOS RECUEILLIS PAR GLADYS MARIVAT

Arrivée à la littérature par la poésie, Kettly Mars, née à Port-au-Prince en 1958, compose depuis trente ans une œuvre consacrée à Haïti – sa culture, son vécu, les relations entre les individus, qu'elle interroge de son écriture incandescente entremêlant l'intime et le politique. Ce qu'attestent *Saisons sauvages*, *Je suis vivant* (Mercure de France, 2010 et 2015) et *Je ne te trouverai pas deux fois dans ce même corps*, son nouveau roman d'engagement amoureux et militant sur fond de scandale politico-économique et de violence des gangs. Installée depuis 2021 aux États-Unis, d'où elle ne peut sortir à cause du gel des visas par l'administration Trump, Kettly Mars s'est confiée à distance sur le besoin d'écrire un roman d'amour, ses espoirs teintés de crainte pour l'avenir d'Haïti, et « l'exil à l'intérieur d'un exil » qui est le sien désormais.

Votre roman se situe fin 2018 en Haïti, au lendemain du scandale PetroCaribe – une affaire politico-financière de détournement de milliards de dollars de prêts du Venezuela par des entrepreneurs proches du pouvoir et des personnalités politiques. Pourquoi ?

En 2018, j'étais encore en Haïti. Je venais de publier *L'ange du patriarcat* [Mercure de France], un thriller dont l'écriture m'a bouleversée. Je me suis dit : « Tiens, tu n'as jamais encore écrit un roman d'amour. » Or, il en existe des mil-

compagnie des grands hommes » finit par délaïsser la bibliothèque pour se laisser posséder par leurs chants.

« La littérature, précise encore Lyonel Trouillot en évoquant son livre, c'est aussi cette multitude de témoignages parfois minuscules consignés dans les œuvres, des *Misérables* de Victor Hugo, 1862 aux *Raisins de la colère* de John Steinbeck, 1939, du *Chant général* de Pablo Neruda, 1950 à *Bahia* de tous les saints [de Jorge Amado, 1935]. Je voulais plutôt ce que j'écris comme en harmonie avec cette conviction. Ce qui pour moi vient avant d'écrire, livres et voix : je suis un peu tout cela en même temps. En essayant de ne jamais trahir ni ce qui me hante et me pousse à écrire ni ce potentiel d'écriture chez les jeunes. » Contre un ordre qui ne produit que du malheur et de l'exclusion, les mots, qui ne sont pas des moutons, se soulèvent. Le cri de colère des voix qu'on n'entend pas répond à la violence devenue ordinaire. ■ TIPHAÏNE SAMOYVAULT

BRÉVIAIRE DES ANONYMES, de Lyonel Trouillot, Actes Sud, 180 p., 19 €, numérique 14 €. Signalement, du même auteur, la parution en poche de *Veilleuse du Calvaire*, Babel, 176 p., 7,90 €.

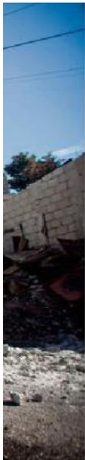
Saint-Domingue, 1780

Toilettes, coiffures, atellages : *La Danse sur le volcan*, deuxième roman de l'écrivaine haïtienne Marie Vieux-Chauvet (1916-1973), initialement paru en 1957, fait resnaître avec vivacité la colonie française de Saint-Domingue (actuelle Haïti) en 1780. Blancs créoles, mulâtres et Noirs se croisent sur les marchés et au théâtre, mais chacun connaît sa place. Jusqu'à ce qu'une jeune fille fasse tout chavirer.



Légende en Haïti, notamment pour son recueil *Amour, colère et folie* (Gallimard, 1968 ; rééd. Zulma, 2015). Marie Vieux-Chauvet aime les héroïnes libres et révoltées comme elle. Telles, dans *La Danse...*, Minette et sa sœur Lise, « deux petites filles de couleur comblées de dons », lancées avec succès à la Comédie, institution normalement interdite aux acteurs de couleur. Avec ses descriptions balzacziennes de Port-au-Prince, l'intrigue aurait pu s'arrêter à cette ascension inattendue. Mais la mère de Minette, une mulâtresse affranchie, montre à sa fille son dos rayé de cicatrices. « Tu vas voir des Blancs, beaucoup de Blancs. N'oublie pas que ton père était l'un d'eux et qu'il était mon maître. » Minette va alors se lier à un affranchi qui aide clandestinement les esclaves en fuite, s'engageant à ses côtés, au risque de perdre la liberté acquise par sa mère. Un roman historique enlevé qui se lit comme un récit d'aventures dans l'effervescence des années qui précéderont la déclaration d'indépendance d'Haïti, en 1804. ■ G.L.M.

« La Danse sur le volcan », de Marie Vieux-Chauvet, Zulma, 464 p., 35,90 €, numérique 13 €.



A Port-au-Prince, le 15 décembre 2024. PATRICE NOËL/ZUMA-REA



A Port-au-Prince, le 16 décembre 2024. PATRICE NOËL/ZUMA-REA

très intenses à chaque fois, car on ne sait pas si on pourra en vivre une autre. J'ai essayé de créer une tension érotique dès la première page, puis de la maintenir tout au long du roman. Cette tension porte le lecteur à travers le texte et l'aide à traverser ce qui est horrible dans la rue. Depuis mes premiers pas en écriture, la référence au corps est là. Ça n'a pas été une décision, ni une recherche. Il y a sans doute des influences, des choses lues ou vues, ou ma mère qui m'a surprotégée, moi, sa seule fille après quatre garçons, en me gardant dans ses jupes, près de ce corps qui m'intriguait, à me demander pourquoi elle craignait tant pour mon propre corps. Avec ce livre, je montre une femme qui est une mère, très attachée à ses enfants, mais qui doit parfois leur être infidèle, et qui assume. C'est une façon de parler des responsabilités d'une

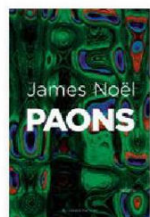
mère sans être dans le modèle traditionnel de la femme qui se sacrifie, qui n'a ni vie, ni amant, ni pulsion sexuelle. Zi assume ses besoins, y compris celui de s'engager en se joignant aux manifestations anticorruption, en risquant sa vie alors qu'elle sait que ses enfants ont besoin d'elle.

En parallèle du parcours de Zi, nous suivons celui de son amie Saïka, une femme politique dont la bisexualité doit être cachée...

En Haïti, l'homosexualité peut être tolérée dans un certain cadre privé, afin que l'on puisse faire comme si cela n'existait pas. Condamnée par les milieux chrétiens, rigoristes, elle est acceptée dans le vaudou. Mais si vous vous exposez en public, si vous militez, alors vous dérangez cette hypocrisie-là. Les

réactions peuvent devenir violentes. Cela me fait penser à Charlot Jeudy [1984-2019]. Il a eu le courage de fonder une organisation de défense de la communauté homosexuelle en Haïti [Kou-raj]. Il a été assassiné. J'ai voulu parler de cela, et du fait qu'il n'y a pas suffisamment de femmes en politique en Haïti, malgré les quotas prévus pour les élections, où chaque parti doit présenter au moins 30 % de femmes candidates. Ce n'est jamais respecté. Comment défendre les intérêts des femmes sans femmes au pouvoir ? Saïka a décidé de combattre cette injustice. ■

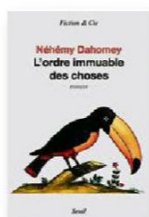
JE NE TE TROUVERAI PAS DEUX FOIS DANS CE MÊME CORPS, de Kettly Mars, Mémoire d'encrier, 224 p., 19 €, numérique 12 €.



Chaos et beauté
James Noël, poète haïtien né en 1978, voit les villes courir, « se plier en quatre », prendre leur « temps d'éternement » et déguerpier. Dans *Paons*, son nouveau recueil, c'est tout d'abord Port-au-Prince, « douloureuse capitale qui semble rêver, elle aussi, de quitter le pays », qui prend vie sous sa plume. La cité, dans le poème, devient corps, chair mutilée, criblée de balles, avec « une pierre d'orage/ dans la gorge » et « une pierre tombale/ dans la gorge ». Figure métonymique, la ville désigne tout aussi bien les êtres qui la peuplent. La voix du poète se fait dès lors plainte pour un lieu perforé de toutes parts (le « paon » du titre est à entendre également comme le « pan » du coup de feu), mais aussi pour celles et ceux à qui la vie a été enlevée. Plusieurs poèmes sont ainsi dédiés à des amis assassinés. Dans ces textes résonnent la détresse du présent tout autant que les échos blessés du passé (« Caravelle » évoque l'esclavage, « L'Atlantique entre deux larmes »). Viennent ensuite des vers où James Noël se penche sur l'aldémie du « nous », à la fois « nous » collectif et « nous » amoureux. Ici, la pluie, les astres, les arbres, l'océan sont des composantes chimiques de la transmutation. Une sorte de grand collage surréaliste d'ouvrage, synthétisant le chemin poétique parcouru. C'est avec l'œil lucide et la langue vive que le poète « [sort] le jour de sa courbature » et nous fait voir « le plein du monde », chaos et beauté mêlés dans la lumière. ■

LANWENN HUON

► *Paons*, de James Noël, Au diable vauvert, 208 p., 19 €.



Emancipations
L'Ordre immuable des choses, le titre du troisième roman de Néhémie Dahomey, pourrait presque s'entendre par antiphrase, tant ce récit d'initiation mouvementé, disert et ambitieux, s'emploie à bousculer les conventions. On y suit les tribulations de Lélé, double probable de l'auteur, qui découvre vers l'âge de 10 ans, à la fin des années 1990, les délices addictives – et largement fantasmées – de la sexualité. Cela ne va pas sans une certaine forme de transgression, dans le cadre religieux de son éducation d'enfant pauvre à Port-au-Prince, au sein d'une communauté de personnages hauts en couleur du quartier « des Trois-Bélés », à la Cité Soleil. Haïti figure ici bien davantage qu'un décor : quelque chose plus tôt comme le suc verveux de l'écriture. Pour autant, il serait dommage de réduire le roman à ses saveurs évocatrices et au seul piquant des confessions d'un gamin gentiment pornographique, car le récit fait très vite des bonds dans le présent, où Lélé, devenu adulte et parisien, fréquente une jeune cinéaste engagée dont le premier film s'intitule justement... L'Ordre immuable des choses. Ainsi astucieusement dédoublé, le texte met en perspective la possibilité d'une autre émancipation : par la littérature, et plus généralement par une manière de croire, plutôt qu'aux fétiches religieux, aux plaisirs parfois sensuels et volontiers spéculatifs de la prose et de l'esprit. ■ FABRICE GABRIEL

► *L'Ordre immuable des choses*, de Néhémie Dahomey, Seuil, « Fiction & Cie », 256 p., 20 €, numérique 15 €.

Dans le cercle vicieux

Un essai dense du chercheur Frédéric Thomas embrasse l'histoire haïtienne pour en envisager l'avenir. Sans optimisme

ÉCLAIRAGE

LOURI CHRÉTIENNE DE PENANROS

L'expérience de l'Etat la plus commune pour les Haïtiens et les Haïtiennes est celle de l'absence, des tracasseries et de la prédation, écrit Frédéric Thomas dans *Haïti. Briser le piège colonial*, le livre qu'il consacre à ce cercle vicieux qui ne cesse d'entraîner le pays caribéen dans des catastrophes politiques, sociales, économiques, sécuritaires. Une apparente malédiction dont il analyse les causes multiples, en remontant aux origines, c'est-à-dire à l'indépendance.

Il note en particulier que si la révolution haïtienne (1791-1804) a apporté l'abolition de l'esclavage, elle ne s'est pas pour autant traduite par une disparition du modèle productiviste de plantation ni des relations coloniales. Une oligarchie militaire a assumé la fonction jusque-là dévolue aux colons français : encadrer la monoculture par la contrainte. De même, l'ordonnance prise par le roi de France Charles X en 1825, qui a fixé une dette impossible à rembourser, a refermé le « piège néocolonial sur le jeune Etat indépendant ».

Quand la tutelle passe de la France aux Etats-Unis, qui occupent le pays de 1915 à 1934, la classe gouvernante haïtienne, qui aspire à la stabilité et à des investissements nord-américains, accepte sans trop de résistance cette nouvelle présence coloniale. Faute de titre de propriété, une partie de la paysannerie est déposée de ses terres, offertes aux industries américaines, qui renforcent encore le modèle extractiviste.

« Tontons macoutes »

En 1957, François Duvalier (1907-1971) accède au pouvoir par un putsch et installe un régime autoritaire violent. Déclarant Haïti « bastion anticommuniste », il obtient le soutien tacite de Washington. Son fils, Jean-Claude Duvalier (1951-2014), qui lui succède en 1971, applique une politique néolibérale débridée qui accentue la dépendance d'Haïti. La population s'appauvrit. Lorsque

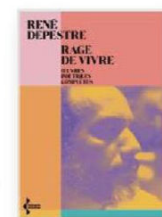
le potentat est contraint de céder le pouvoir aux militaires, en 1986, et de trouver refuge en France, sa fortune est estimée à 900 millions de dollars.

Quant aux célèbres « tontons macoutes », groupe paramilitaire créé par son père, ils ont contribué à déposséder l'Etat du monopole de la violence légitime, si bien que la chute du régime duvalériste ne les a pas fait disparaître, certains de leurs membres ayant formé de nouveaux groupes, au service des gouvernements et des grands propriétaires terriens. En 2018, le mouvement social suscité par un enième détournement de fonds – le scandale PetroCaribe – a été la cible de l'attaque meurtrière d'une bande armée probablement commanditée par des membres du gouvernement. « La crise sécuritaire que traverse le pays trouve ses racines dans la volonté des élites de garder le pouvoir et de préserver le statu quo à tout prix », écrit Frédéric Thomas.

Un espoir réside-t-il dans les multiples missions d'aide internationale ? Le chercheur répond par la négative : au contraire, elles ont consacré une « privatisation par voie humanitaire », selon les termes de l'économiste Thomas Piketty. La multiplication de ces initiatives s'est par exemple accompagnée d'une division par quatre du budget de la santé entre 2004 et 2018. En définitive, ces missions constituent une forme de « gouvernance internationalisée » qui sert les intérêts étatsuniens et, au prétexte de l'apolitisme et de l'urgence, met sous le boisseau les problèmes de fond liés au système économique néolibéral et à l'ordre néocolonial.

Haïti. Briser le piège colonial, essai dense et complexe, se montre pessimiste sur l'avenir d'Haïti. Peu enthousiaste à propos des élections générales prévues en 2026, Frédéric Thomas ne voit qu'une lumière, encore faible, à l'horizon : celle que laissent entrevoir les mobilisations et les initiatives de la société civile. Face à un Etat failli, seule une réaffirmation puissante de la souveraineté populaire peut se révéler féconde. ■

HAÏTI. BRISER LE PIÈGE COLONIAL, de Frédéric Thomas, Seuil, 256 p., 18 €, numérique 13 €.



Un poète du métissage

Rage de vivre, qui réunit soixante ans de poésie (1945-2005), est une véritable autobiographie poétique de René Deprestre, né en 1926 à Jacmel, en Haïti. Cette grande voix de la littérature haïtienne, poète, romancier et essayiste, y mêle révolte politique et célébration sensuelle du monde. Très tôt engagé à gauche, membre du Parti communiste haïtien et animateur du journal *La Ruche*, il doit s'exiler en 1946, commençant une vie de déplacements entre Paris, l'Europe de l'Est, l'Amérique latine et Cuba. Ses premiers recueils – *Étincelles* (1945), *Végétation de clartés* (1951), *Minéral noir* (1956) – portent la colère d'un jeune homme marqué par la mémoire de l'esclavage, l'onanisme vaudou et l'aspiration révolutionnaire. A Cuba, où il s'installe après 1959, il participe à la révolution castriste avant de rompre, dans les années 1970, et de rejoindre la France. Dans toute son œuvre, Deprestre affirme une poétique du métissage, refusant les identités closes au profit d'une crocisation toujours ouverte. « Deprestre a traversé le XX^e siècle avec un appétit, une intelligence et un talent rares (...), un grand goût du monde de ceux qui ont su user avec la vie pour la surprendre », explique Yanick Lahens dans la préface de ce recueil. Le poète, qui fêtera cette année ses 100 ans, continue d'écrire. Dans l'Aude, où il s'est établi au début des années 1980. ■ AMAURY DA CUNHA

► *Rage de vivre. Œuvres poétiques complètes*, de René Deprestre, préface de Yanick Lahens, Seghers, 656 p., 25 €, numérique 14 €.